



Anne Le Troter

Les volontaires, pigments-médicaments

L'exposition *Les volontaires, pigments-médicaments*, commissariée par Émilie Renard, est le fruit d'une bourse de recherche à partir du fonds Marc Vaux, photographe de la vie artistique parisienne entre 1920 et 1970. Producteur d'une archive conséquente de vues d'ateliers et de portraits d'artistes du Montparnasse, il a également été fondateur en 1946 d'un foyer d'entraide aux artistes et aux intellectuel·le·s précarisé·e·s par la guerre. Pour ce projet à Bétonsalon, Anne Le Troter reprend l'un des sujets qu'elle affectionne particulièrement : les organes de la parole – les dents, la bouche, la langue, le souffle... Elle a examiné ce fonds en ayant, dit-elle, d'abord « regardé les bouches » pour chercher à les faire parler. Parmi toutes les figures en présence, Le Troter s'est arrêtée sur celle de Louise Hervieu. Des portraits montrent cette dernière engoncée dans un manteau, la tête recouverte d'un châle, présentant un visage tendu qui trahit un certain inconfort, peut-être même de la douleur. On apprend qu'elle était syphilitique de naissance. Ce visage exprime tant de vulnérabilité qu'on a du mal à l'associer à celle qui fut peintre et romancière, mais aussi surtout à celle qui créa l'association de lutte pour la généralisation du carnet de santé, un outil de suivi des soins attribué en France à chaque enfant à sa naissance.

Deux questions servent alors de fil rouge à ce regard porté sur l'archive. Comment les artistes sont-ils et elles soigné·e·s les artistes ? Et en miroir, que soignent les artistes ? Par ce point d'entrée, Le Troter a identifié des peintres et sculpteur·rice·s célèbres ayant eu une activité de soignant·e en parallèle de leur activité artistique comme Marie Vassilieff, infirmière et ambulancière, Ossip Zadkine, ambulancier, Suzanne Duchamp, modèle et infirmière ou encore Jean Cocteau, poète et ambulancier. Activités multiples qui témoignent de leur engagement social pendant la guerre, et après, mais qui trahissent surtout l'impossibilité d'exercer un

métier d'artiste à temps plein. Le Troter prolonge le contenu de l'archive dans le présent en réunissant un groupe de personnes issues du milieu de l'art contemporain, « des volontaires », ayant été choisis pour avoir eu aussi un lien avec le soin, par exemple Nour Awada et Emilie Mc Dermott à l'origine d'un groupe de recherche sur la maternité ou d'autres encore qui militent pour la reconnaissance d'un statut de travailleur·euse·s pour les artistes, comme Eva Barto, membre de La Buse, un collectif intéressé par les questions de l'éthique et du travail dans le champ de l'art. Avec ces artistes, elle a cherché des « mots-pommades », comme elle aime à les nommer, des mots qui cicatrisent, tout en portant la parole de ceux et celles qui, par le passé, se sont mobilisé·e·s pour un progrès social. Il s'agit que les volontaires fassent de leur bouche, de leur voix, un lieu d'hospitalité pour ces voix d'un autre temps. La reconstitution n'intéresse toutefois pas Le Troter, c'est dans l'actualité des questions qui se posent déjà à l'époque couverte par Marc Vaux qu'elle trouve matière à dialoguer. Les protagonistes, dont on ne sait plus à quelle époque ils et elles appartiennent, se répondent et s'interpellent dans l'espace sur des sujets liés à la protection sociale des artistes et au fait d'être ou non assuré·e.

L'exposition en elle-même ne se donne pas facilement. La pièce sonore se prolonge dans l'espace de façon subtile. Anne Le Troter a travaillé sur le lieu pour qu'il devienne un réceptacle, un corps pour ces voix. Elle a cartographié le sol en le décalquant, à la recherche des trous, des fissures et de toutes les aspérités qui pourraient évoquer un corps blessé, afin d'en établir la carte sensible. Puis, elle l'a réparé en coulant de l'étain dans ses blessures. Sans s'arrêter là, elle a utilisé cet étain pour conduire le son et les paroles de ses volontaires. Des câbles audios se connectent directement dans le sol, disparaissent, puis resurgissent un peu plus loin dans de grands entrelacs arachnéens. De multiples petits haut parleurs

Anne Le Troter
Les volontaires,
pigments-médicaments,
vues d'exposition, 2022.
Photos : © Antonin Horquin



spatialisent les paroles de ces volontaires. Un peu comme si les moyens mis en œuvre servaient à faire naître et à établir un carnet de santé du lieu. Quelques dessins comme celui d'une carte d'assurance maladie au nom de Louise Hervieu apparaissent sur les murs comme pour réparer l'histoire.

Le dispositif d'écoute permet de faire littéralement corps avec le son. Des chaises sur lesquelles on ne peut pas s'asseoir semblent attendre les corps absents des artistes du fonds Marc Vaux. Des bancs constitués de câbles tendus nous invitent à nous installer dans le son. Les traces d'étain resteront d'une exposition à l'autre, comme le début d'une attention particulière portée à la surface du sol, faisant du dispositif de l'exposition un point zéro de l'état social de l'art et de la précarité des artistes aujourd'hui. Ce choix de travailler avec le sol se justifie aussi par le désir de Le Troter de mettre en valeur une « écoute par les pieds », métaphore d'une écoute active portée par le mouvement et le collectif, qui permet de construire une expérience commune.

Dans le travail sur les mots et les voix, on peut discerner des affinités avec les pièces du metteur en scène Joris Lacoste. L'approche sensible de Le Troter est néanmoins très différente, puisqu'il s'agit de créer une enveloppe corporelle par le biais de l'exposition pour porter littéralement la parole. Les corps des volontaires dont elle s'entoure deviennent des réceptacles, passeurs d'une parole réactualisée par l'espace dans lequel elle agit. La force de sa proposition est d'avoir su, à partir d'une archive visuelle déjà ancienne, donner corps à des revendications très actuelles sur le statut de l'artiste. En se projetant dans les combats de Louise Hervieu, Anne Le Troter donne corps aux débats sur le statut de travailleur·euse de l'art. Il est désespérant de constater que les problèmes restent sensiblement les mêmes : pas de chômage, pas de congé de maternité ou de paternité, pas de protection contre les maladies professionnelles. Dans un contexte de

crise sanitaire, et face à la précarité grandissante de la majorité des artistes, sa proposition, bien que sortie d'un contexte historique précis, est d'une vive actualité sociale.

Nathalie Desmet

Bétonsalon, centre d'art et de recherche, Paris
du 18 février au 23 avril 2022